Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 71 (1968)

Buchbesprechung: Chronique littéraire
Autor: Beuchat, Charles

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

par Charles Beuchat

Les poètes se sont-ils faits chanteurs ou les chanteurs sont-ils devenus poètes ?

Depuis quelques années, la poésie triomphe, en tout cas, chez les chanteurs. La radio et la télévision expliquent peut-être ce phénomène. Elles favorisent la poésie courte, directe, sentimentale, riche d'images et de symboles. Ce faisant, elles nous ramènent aux sources, puisque l'histoire littéraire raconte combien et comment les troubadours et les trouvères du moyen âge aimaient à se changer en jongleurs et à s'en aller, le long des routes et sur les places publiques, annoncer la bonne nouvelle, la grande nouvelle poétique, aux manants et aux nobles. Donc, tout est bien.

Alexandre Voisard se veut jongleur, troubadour, trouvère, acteur. Il se veut et il est surtout poète.

Il se manifesta d'abord en chantant à la façon de Saint-John Perse ou d'Éluard, de préférence. Il appartenait alors à ce groupe assez nombreux des adeptes de la Muse libérée qui, dans notre Jura, est assuré de rencontrer toujours beaucoup de sympathie. Il pouvait continuer, sûr de ses admirateurs et de ses thuriféraires. Chanter, n'est-ce pas une manière d'exister magnifiquement ?

Tel Alexandre Voisard. Or, à l'exemple de Jean Cuttat et d'autres poètes, Alexandre Voisard vient de se trouver confronté avec la Question jurassienne et notre drame. Car il y a drame, au moins pour les êtres sensibles, et les poètes sont des êtres sensibles. Voisard a regardé, écouté, observé, comme un homme surpris. Devant la lenteur des bonnes volontés, sa muse s'est émue, sa colère s'est mise à gronder et l'inspiration a fait le reste. Le reste, c'est-à-dire tout, parce qu'il s'agit de *Liberté à l'Aube* (Éditions des Malvoisins, à Porrentruy, préface de Maurice Chappaz, avec un disque dit par l'auteur).

De poète gratuit, perdu dans les hautes sphères de la musique et des images, Voisard s'est changé en poète partisan, ardent et

batailleur à l'occasion. Ne fut-il pas l'homme du refus avant d'être celui de l'enthousiasme ? Impatient du joug dès son enfance, il a rué dans les brancards sur les bancs du collège déjà et il a dédaigné de *s'universitariser*, d'accumuler les diplômes, selon la règle d'or des fils de famille et des adolescents sages. Voisard désirait penser selon sa propre méthode, dût-il, en guise de châtiment, devenir un autodidacte. Le châtiment l'a frappé et Voisard a dû reprendre ses études seul. Ainsi, il a choisi ce qu'il voulait, laissant, vain fatras ! la science aux érudits. Auparavant, il avait eu le loisir de courir les prés et les bois, de se saouler du chant des oiseaux et des murmures du vent, comme l'atteste son *Vert Paradis* (prix de poésie de la Société jurassienne d'Émulation). Voisard y crie son enfance d'homme des bois et des forêts. Il y fait ses adieux à l'enfance et à la liberté totale en des accents réellement originaux. Que de thèmes rares, de symboles uniques ! Il faut avoir vécu une telle expérience pour en arriver à ce degré d'enchantement mélancolique et merveilleux.

Or, sous la poussée de la colère et de l'amour du terroir, Alexandre Voisard est descendu dans l'arène. Les poètes aussi peuvent devenir des partisans et mener le bon combat. *Liberté à l'Aube* est une œuvre de combat. Et voyez la bénédiction inattendue: alors que, chez les superintellectuels Aragon et Éluard, l'engagement trop voulu nuit parfois à leur poésie, chez Voisard, l'homme du refus intellectuel au profit de la sensibilité vécue, le contraire se produit. *Liberté à l'Aube* est d'une densité extraordinaire par la richesse de l'image, la splendeur du rythme et la profondeur du sentiment. Le poète trouve des accents de prophète et semble soulevé par un souffle épique. Des esprits comme Gustave Roud et Maurice Chappaz ne s'y sont pas trompés et ont immédiatement salué le compagnon fraternel. Qu'une telle inspiration, si rare dans notre Suisse qu'elle rejette nos disciples des Muses parmi les bijoutiers du mot, ait trouvé sa source dans notre Jura et dans son drame actuel, est proprement un bonheur, notre bonheur. En état de grâce poétique, Voisard s'abandonne à l'ivresse du langage; on le croirait assiégé par les images et les rythmes. Il jette ainsi « un grand cri de joie calme », selon la définition de Chappaz. Certes, il sait aussi manier l'ironie et fustiger les pleutres:

> « Ils sont venus, les avides bergers,
> Les jaunes marchands de paille et de privilèges,
> Les songe-creux à la langue cousue de grelots,
> Par-delà les vallées livrées au sommeil. »

L'ancien admirateur des maquisards entonne même son propre chant des maquisards:

« Nous avons remonté les rivières,
Récusé le poids des ans,
Aboli la faune travestie,
Aliéné l'ours et sa cohorte accroupie. »

Simples cris de libération ! Voisard chante avant tout; il chante son Jura et dit sa foi en l'avenir:

« O contrée de passions et de chaume,
J'ai appris à lire les proverbes
Dans la poussière crue de tes chemins,
Dans les feuillages des chênes las...
Voici jaillir du roc ancestral
Le miel nouveau, la saison limpide,
Le tumulte irrévocable des juments indomptées. »

A ce haut niveau d'exaltation, que servirait-il encore de ratiociner ? Laissons-nous plutôt emporter par la contagion de l'espoir, de la musique, de l'amour d'un « pays à chanter »:

« Mon pays, ô peuple qui patientes
Dans les jardins où les chansons survivent,
Mon pays qui t'impatientes au creux des branches,
Au pied des sapins où flambe la sève incessante,
Tu te lèves et ton cri parcourt les champs de blé
Si brusquement que la nuit enfin recule
Et que les forêts tremblent comme un matin premier. »

* * *

Jean Cuttat, pour sa part, n'a pas refusé de *s'universitariser:* il s'est contenté de faire parfois et d'une manière très voulue le mauvais écolier, celui-là qui conteste. Il sauvait ainsi sa fraîcheur d'impression sans renoncer au charme, très réel, de l'intellectualité. Cette différence du point de départ va se retrouver dans le poème. Si Alexandre Voisard vit d'abord de sensations, Cuttat ne dédaigne jamais — et même au plus fort de l'émoi — le jeu, dût celui-ci aboutir, de-ci de-là, au jeu de mot. Villon connaissait la méthode et il n'en a pas moins été Villon.

Nous saluons Jean Cuttat depuis si longtemps, dans cette chronique, qu'il devient inutile de prôner ses mérites. Son récent volume, *Couplets de l'Oiseleur*, a paru aux Éditions des Cahiers de la Renaissance vaudoise, à Lausanne. L'auteur y pratique, de préférence, la poésie du rythme savant, poésie de comptines et de sérénades.

Joyeux jongleur de rimes, un peu le descendant des Grands Rhétoriqueurs du moyen âge, Cuttat aime à cacher son esprit sous les mots:

« Souris rit à matou mort.
Matou sourit, souris sort.
Si la trique est au crochet
le faraud se fait liesse
mais à deux se tient la fesse
si le vent dans la forêt. »

Voici le Jean Cuttat de Paris, le rôdeur des soirs et des nuits, le rêveur à la terrasse des Deux Magots:

« Et magot des « Deux Magots »,
sirotant une eau subtile,
le parfait amour je file,
motus et incognito. »

Puis, tout à coup, comme un appel de la grâce, le souvenir du pays natal, ce pays où le poète est revenu pour y mener le combat que vous savez:

« Si je revenais au pays
où sont les neiges de Noël,
où chaque pierre me rappelle
ce que je suis, ce que je fuis...

Si je revenais au pays,
vers les collines maternelles,
vers les collines éternelles...
Dieu qui n'est Dieu que par ici... »

Il est revenu, le bon poète mûri par la vie, et nous écoutons, aujourd'hui comme hier, la douceur de sa chanson.

* * *

Autodidacte Alexandre Voisard, intellectuel de la contestation Jean Cuttat, et que dire de Roland Béguelin ? Il serait comique de vouloir présenter ce dernier aux Jurassiens, comme on présente un inconnu. Amis ou ennemis, ils le connaissent tous et quelques-uns hurleraient volontiers: trop. Et pourtant, l'intellectuel Roland Béguelin, l'homme de la clarté des idées et du style, l'homme de la controverse implacable, le chevalier servant de son Jura, cultive aussi les vers. Il a même commencé par là, au temps de la *Revue transjurane*, à Tramelan. Partisan depuis toujours du poème libre et libéré, il sait raison garder et le classique ne lui répugne pas. Il peut ainsi, en usant de toutes les formes au moment choisi, sauter de l'ironie à l'émotion, de l'amour aux fêtes galantes et se payer le luxe, en grand intellectuel, de compliquer les rythmes, les rimes, les assonances:

« Aux angles morts des pensées
Voici qu'enfin s'écoule telle
Une rivière d'airain
Ces visages en fuite et ces purs
Battements que nous ravissent
Au jour le jour
Des heures fatiguées. »

Il casse ainsi la phrase directe et lutte contre la tentation du style clair et coulant, où il excelle si bien en prose:

« O danseuse si d'ondes
Amoureuse et passé
L'émoi circonvenant
De ton premier envol
Tu redis de tes mains
l'enchantement des sources... »

Mallarmé n'a pas dédaigné de jouer de ce luth-là. Et pourquoi Roland Béguelin ne l'eût-il point fait dans son volume de vers: *Bras tendus* (Éditions Boéchat, Delémont) ?

* * *

Les poètes nous enchantent de mille et une manières. On les comprend tout de suite, sinon il convient de demander, d'abord, des éclaircissements à ceux qui comprennent par nature. Les essayistes sont de ces gens-là. Tel, chez nous, Pierre-Olivier Walzer. Il y a toujours tant de plaisir à écouter celui-ci ! Critique, essayiste, exégète, professeur, préfacier, il possède l'art d'adapter le style au sujet. Walzer, il est vrai, choisit de préférence les poètes précieux, parce qu'il a lui-même le goût précieux. Valéry, Mallarmé, Paul-Jean Toulet furent des précieux et nous savons comment Walzer a excellé à les exalter et à les définir. Tantôt subtil de pensée ou raffiné de forme, tantôt amoureux d'une saine désinvolture, Walzer, matador des Lettres, passe, le regard direct, le sourire prêt à éclore, et il lance sa phrase comme d'autres lancent leur pointe. Il va droit au but. Chez lui, le lecteur n'a pas à se torturer les méninges pour découvrir un sens caché ou mystique. Walzer a trop pratiqué les méandres du vers et de la prose de Mallarmé pour ne pas désirer épargner de longs efforts aux autres. Ce spécialiste se met au service du prochain, dût-il s'aventurer dans les arcanes de la psychanalyse ou du subconscient. On s'y aventure à sa suite, calme, serein, parce que celui-là ne nous laissera pas errer ou nous égarer. Il n'y a plus de labyrinthe pour lui. Ce qui le distingue, en effet, de tant de tortionnaires acharnés à cacher leur pensée, quand elle existe, sous des termes barbares, fussent-ils d'origine grecque, c'est qu'il demeure humain, normal, à son aise: le lecteur en bénéficie. Walzer aime le bien dit, le profond discret, l'originalité vraie, l'élégance digne. Il peut alors se livrer à toutes les audaces sans courir le risque de déchoir. Et il demeure généreux, prêt à tempérer une apparence d'ironie par une concession réparatrice. On ne pratique pas en vain Mallarmé et Valéry. Que d'essayistes devraient suivre son exemple !

Aujourd'hui, Pierre-Olivier Walzer présente, aux Éditions Rencontre, de Lausanne, les *Contrerimes* de Paul-Jean Toulet, en une préface de son cru. Le délicat et fantaisiste Toulet fut le sujet de sa thèse de doctorat: Walzer est donc à la maison et c'est en se jouant qu'il place le poète à son juste rang dans le monde de ses pairs: « Une voix de poète s'exprime ici, d'une séduction si évidente et si directe que le lecteur n'hésitera pas à ranger le léger recueil dans le rayon des œuvres sur lesquelles le temps est sans prise, à côté des *Amours* de Ronsard, du *Promenoir* de Tristan, des *Complaintes* de Laforgue, des *Alcools* d'Apollinaire. »

Le choix que fait Walzer trahit des prédilections louables. Il y a eu tant de sortes de poètes que chacun n'a que l'embarras du

choix. Accoutumé à frayer avec l'étrange Mallarmé, Walzer semble s'étonner de voir Toulet partir du réel vécu pour composer son œuvre. Les grands poètes de l'humanité, Sophocle, Dante, Shakespeare, Gœthe, Hugo, n'en ont-ils pas fait autant ? Partir du réel, ce n'est pas l'accepter bêtement, mais plutôt le refuser pour mieux le transformer. En somme, Walzer pourrait bien être convaincu de cette vérité et c'est pourquoi il salue jusqu'aux polissonneries de Paul-Jean Toulet, cet artiste de la contrerime:

« Mon cœur, si doux à prendre
Entre tes mains,
Ouvre-le, ce n'est rien
Qu'un peu de cendre. »

* * *

Poésie pure, poésie de l'engagement, poésie vue par l'essayiste, poésie tout court et qui se manifeste partout, à l'instar du sentiment et de la beauté. Peu nous importent alors les fioritures et les exégèses: il suffit de lire, d'écouter. Cette vaste poésie s'exprime sans en avoir l'air souvent, avec les mots quotidiens:

« Un peu d'âme sur des papiers,
Vaine musique, mais qu'importe ! »

L'essentiel ne reste-t-il pas de susciter l'émotion à coups d'harmonie, de visions, d'images ? En ce sens, la poésie est de tous les jours et nourrit l'homme dès l'enfance. Ouvrons-lui la porte !

Henri Devain et Maurice Nicoulin ont pensé cela et ils ont préparé un recueil de poèmes à l'usage des enfants de 11 à 16 ans: *Sous le toit du poète* (Éditions Delta, La Tour-de-Peilz). Le volume fera merveille dans les écoles primaires et secondaires. Pas de manuel littéraire, trop souvent tendancieux ! Les auteurs sont partis de cette conviction que chaque enfant naît poète, sinon actif du moins passif. En lui sommeille l'état de grâce qu'il faut éveiller.

Devain et Nicoulin ont choisi des poèmes à déguster le matin comme un vin de vigueur. Il s'agira d'une sorte d'incantation ou même d'une prière avant le travail, d'une prière capable d'ouvrir l'âme et le cœur pour toute la journée. Comme le dit, dans sa préface, Maurice Zermatten: « Le poète qui nous accueille sous son toit ne porte point d'auréole. Il est pareil à tous les hommes. A

peine pourrait-on remarquer un surcroît de lumière et d'attention dans son regard. Un regard qui cherche, au-delà des apparences, leur signification ».

Ce poète arrive de France, de Belgique, de Suisse, d'hier, du passé lointain, d'aujourd'hui. Les thèmes choisis ? Au jardin du poète, au fil des heures, la ronde des saisons, la vie des plantes, l'eau, la pluie et le vent, la vie des bêtes, fables et fantaisies, les âges de la vie, l'amour de la maison, le chant du pays, joies et peines du labeur, le goût des voyages, les aspirations de l'âme, la paix du monde, la fête de Noël. Que de merveilles dans ces 500 pages !

* * *

Si tout est poésie, tout peut aussi devenir romanesque et donner naissance à une nouvelle, voire à un roman. N. Praz le croit, pour sa part. Riche d'un double talent, celui de décrire avec clarté et celui de créer autour du héros un halo de mystère, il vient de publier, à la Baconnière, à Neuchâtel, *Peau de Moine*. Ecoutez ce début:

« Sa poésie l'obsédait. Il avait mis dans son poème le meilleur de lui-même, mais la mélodie se dérobait sans cesse. Il l'avait écrit en rêvant à ce qu'aurait pu être sa vie avec Natalia, si elle avait voulu... »

Bel art d'amener et les personnages et l'action ! Jean Silva, adolescent amoureux jusqu'au bout des ongles mais timide devant les filles, reçoit le surnom de Peau de Moine. Inadapté à l'existence du monde, il demande à sa guitare la consolation de ses déboires, se singularise et devient, pour la logique populaire, l'ennemi. Puis le roman se change en roman policier. Un soir, le poète de la candeur épie les gestes mystérieux d'un marin et se sauve en entendant marcher derrière lui. Dénoncé par un gredin « respectable », il se voit accusé de la disparition de Pedro et emprisonné. En vain crie-t-il son innocence: le commissaire ne lâche pas son coupable.

Silva réussit à fuir et se perd dans la confusion des actions et des personnages. Il finira par entrer au couvent. Que de complications ! Le mérite de l'auteur consiste à savoir ne pas se perdre lui-même. Son roman baigne dans une atmosphère de poésie mystérieuse. Suggérées d'abord, les images prennent corps et nous intéressent. Peut-être N. Praz a-t-il eu trop d'ambition, cependant, en voulant sacrifier, dans un seul livre, au néo-roman, au roman policier, au roman poétique et même à la méthode balzacienne ?

* * *

Tout autre est l'attitude de Cyrille dans *Fureur dans le Jura* (Éditions Occident, Porrentruy). Cette romancière féconde, habile, riche d'imagination, pense que l'imagination travaille mieux et plus sûrement en partant de la réalité. Et pourquoi, puisque nous sommes ici et que la Question jurassienne existe, pourquoi ne pas construire un roman sur ce thème-là ? Il en est résulté le livre que voici:

Roman social ? Dans la mesure où la *Guerre des Boutons* le fut. Les héros de *Fureur dans le Jura* oscillent entre la quatorzième et la quinzième année. Ils habitent un village de la frontière et ils décident de mener à leur façon le combat jurassien. Leur logique ne correspond pas toujours à la nôtre. Désireux de rester impartiaux, ces jeunes entreprennent des actions vengeresses, où la confusion des idées trouve sa part. *Grosso modo,* ils sont pour le Jura, y compris les deux fils d'un gros agriculteur bernois. Leur instituteur, qu'ils aiment bien, est et se veut Bernois. Partisan, toutefois, du patrimoine du passé, ce dernier décide de sauver une vieille borne, à la grande joie des écoliers. Hélas ! Les aînés de la commune ne permettent pas à un « étranger » de s'occuper de leur passé et ils sabotent le sauvetage. Communiqués à la presse, protestations, attaque, tout s'en mêle. Et il y a la fameuse promenade à vélo aux Franches-Montagnes, dont le tragique côtoie le burlesque. Pas à pas, l'auteur suit la réalité à la trace. Il y a aussi la disparition du drapeau bernois de la fenêtre du fermier qui coûte au fils de celui-ci un châtiment disproportionné. Cette dernière scène est la plus réussie du volume.

Serait-ce que Cyrille adore décrire les scènes cruelles ? En tout cas, elle récidive dans les *Réprouvés de l'Honneur* (Éditions Occident, Porrentruy). Elle ne mâche guère ses mots pour dire sa colère et sa haine, tant elle s'est mise dans la peau des paras, adversaires des gorilles et de leur maître. Ces événements d'Algérie, hélas ! ont été riches en excès et les Algériens se plaignaient, eux, des paras. Que l'Histoire impartiale et calmée juge ! Saluons, en passant, les pages émues que Cyrille consacre à Renaud, son ami mort. Elle s'y comporte en femme ardente, fervente, implacable. Mais l'excès reste l'excès, d'où qu'il vienne.

* * *

Si Walzer se fait volontiers l'exégète des poètes, André Allemand se veut celui des romanciers, comme le prouvent ses vastes études balzaciennes, dont nous avons parlé ici même, ces années

passées. A l'heure où la critique et l'essai se voient contestés à leur tour, André Allemand fait son propre examen de conscience, moins pour se repentir que pour se justifier. Il part de la philosophie pour écrire *Nouvelle Critique, Nouvelle Perspective* (Éditions de la Baconnière, Neuchâtel). Sartre demeure son dieu. Allemand doit le savourer comme d'autres savourent les poètes. Son style s'en ressent. Comme il est technique ! Cette façon de goûter plus par la pensée que par le sentiment nous vaut des pages profondes, originales, mais trop dépourvues d'hésitation, de doute. Dans le monde de l'idée, Descartes nous avait appris la méfiance devant les affirmations, les négations, les exaltations, les dénigrements. Je sais bien que la contestation devient à la mode et que certains jeunes en abusent, plus ardents à détruire qu'à construire. André Allemand construit, lui, mais en obéissant aux tendances de la nouvelle critique: « Dès lors, dit-il, ce n'est plus l'homme qui parle; c'est le monde qui se découvre à travers l'acte splendide de son accomplissement et qui se dévoile comme pure signifiance. » Admettons ! Mais que l'auteur se méfie du ronronnement des mots, même quand ceux-ci se veulent chargés d'une essence philosophique rare. Nous préférons, pour notre part, le sourire amusé et subtil de Pierre-Olivier Walzer.

* * *

Place au théâtre !

Auteur du *Frac à Léon,* Paul-Noël Husson appartient au groupe de ceux qui ne se prennent pas trop au sérieux. S'imaginer que chacun de nos mots résonnera dans l'éternité peut prêter autant au sourire qu'à l'admiration béate. Méfions-nous de cette béatitude-là!

Paul-Noël Husson s'en méfie comme de la peste. Il aurait trop peur de pontifier et dans la vie et dans la littérature. Il se contente de s'exprimer le mieux possible, et vogue la galère !

Le Frac à Léon commence et continue sur un ton badin. Dès la dédicace, on se sent chez nous, dans un milieu jurassien, entre amis. Amitié et bonhomie sont les deux seuls impératifs exigés et acceptés. Le thème central ? Du Marivaux pris à rebours. Monsieur le comte Léon-Gaétan de Tierscloches s'ennuie. Il arrive à ses 28 ans et son éducation trop choyée ne l'a pas préparé aux responsabilités essentielles, comme le choix d'une femme. Il pense que les agences matrimoniales ont du bon. Pourquoi ne pas s'en servir ? Il s'en sert. Dans le même temps (oh, ce hasard !), Ma-

dame la marquise Victoire de Nueparve s'en sert aussi. Par bonheur, le comte possède un valet de chambre plus âgé, mais de même taille. Changeons de costumes ! Survient Mademoiselle Kathy, nouvelle cuisinière. Adieu maître et valet ! Le jeune comte se sent touché par la grâce. Tout s'arrangera à la fin. Kathy est noble et la marquise fut servante autrefois. Comme le valet se nomme Arsène Petignat et que la marquise est née à Bonfol, le dénouement amènera deux mariages et l'on pourra chanter *Notre Jura*, sans oublier les *Aidjolats*. En définitive, une pièce joyeuse à jouer dans nos réunions patriotiques.

* * *

En écrivant *Le Cas André Suarès* (A la Baconnière, Neuchâtel), Marcel Dietschy voulait faire œuvre pie et remettre à sa juste place un auteur trop oublié et qui fut l'un des premiers écrivains de notre temps. Il a réussi. Son gros volume fera date dans l'Histoire littéraire.

André Suarès apparaissait, dans l'entre-deux-guerres, sous les traits d'un prophète, prophète d'Israël par l'origine. Tous les prophètes ne sont-ils pas peu ou prou d'Israël ? Il ne se croyait pas beau, dans le sens ordinaire du mot, et il ne l'était pas. Mais quelle tête ! On ne pouvait l'oublier lorsqu'on l'avait vue une fois.

Ancien camarade de turne de Romain Rolland à l'École normale supérieure, le Méridional Suarès étonna dès son arrivée à Paris. Individualiste à outrance, acharné, amoureux de la grandeur pour la grandeur, religieux désireux d'aller directement à son Dieu, il se cloîtra dans une solitude austère et orgueilleuse, décidé à ne faire aucune concession ni au grand monde de la capitale, ni aux éditeurs, ni à la foule. Solitaire assoiffé pourtant d'amour, Suarès lançait ses idées et ses images en don Quichotte. Ses livres portaient des titres sonores: *Le Voyage du Condottiere*, *Cité*, *Nef de Paris*, *Tolstoï vivant*, *Le Livre de l'Émeraude*. Méconnu ? Soit ! Mais il a eu pour amis Bergson, Romain Rolland, Claudel, Bourdelle, et il a obtenu le grand prix de l'Académie française et le grand prix de la Ville de Paris. La plupart des hommes illustres du demi-siècle se sont fait gloire de le louer et de l'estimer. Aujourd'hui sans doute, en ce temps de radio et de télévision, le bon public, nerveux et impatient, se sent plus capable de goûter les petits verres de poésie de Brassens que l'œuvre royale et opulente d'un André Suarès. Faut-il en prendre son parti ?

Marcel Dietschy ne le pense pas. Tandis que la masse anonyme se gave de facilité, il est bon que des esprits plus exigeants, férus de grandeur et de réelle beauté, retournent à l'essentiel, au durable, à l'éternel. Tel Stendhal, André Suarès déçu en appelait à la postérité et rêvait d'être lu et aimé dans cinquante ans.

Que la justice continue à dormir ou qu'elle s'éveille, Marcel Dietschy aura fait son devoir. Il s'est mis dans la peau de son idole pour mieux ressentir ses passions, ses désespoirs, ses révoltes, ses haines. Grâce à lui, les curieux des vrais grands hommes sauront tout ou à peu près tout d'André Suarès. Si les sceptiques parlent d'hagiographie et non de biographie, qu'ils se souviennent que, après tout, il peut exister aussi des saints laïcs, des saints philosophes, des saints stylistes. André Suarès est de ceux-là.

* * *

Tandis qu'André Suarès se retirait à Marseille, un autre intellectuel français s'en venait en Suisse, à Saint-Imier. Il se nommait Maxime Gorce. Écrivain d'une originalité absolue, érudit farouche d'indépendance de pensée, il se mit à traiter tous les sujets, à sa manière évidemment. A le lire, on évoque un Rabelais révolutionnaire, qui attaque en respectant. D'avoir pratiqué longtemps la théologie, Maxime Gorce a gagné une certaine onction sacerdotale. Oh ! Il a bien ses têtes de Turcs, qu'il soufflette avec un zèle tenace, sinon toujours pieux. L'obscur Kant reçoit sa volée de bois vert, et les existentialistes, de Heidegger à Sartre, ne sont pas oubliés. D'autres victimes pourraient être nommées, même lorsque Gorce se garde d'écrire leurs noms.

Après ses trois gros volumes intitulés *Occident*, *Saint-Imier*, parus chez Grossniklaus, à Saint-Imier, Maxime Gorce vient de publier, chez le même éditeur, *L'Escalade des siècles*. Ce livre, bourré de faits, se lit avec intérêt. Gorce y malmène cavalièrement des idoles, religieuses ou profanes, et y ridiculise les tabous esthétiques ou philosophiques de notre temps. Comment s'empêcher d'applaudir ?

Tantôt le religieux marche dans la voie biblique et pascalienne, tantôt l'érudit rappelle la manière de l'auteur des *Grands Initiés*, cette œuvre qui fit sensation au temps du scientisme. Pour traiter les siècles passés, Gorce remonte avant Moïse et présente les rapports entre l'Occident et l'Orient. Il salue le miracle grec. Chose nouvelle: il voit en Jésus un fils des stoïciens et de ce miracle grec.

Feu notre ami Josué Jéhouda en eût crié de colère. L'ordre romain recueille moins d'approbation. Gorce lui reproche surtout « la mise en plis du christianisme ». Il chante enfin Descartes et sa postérité, la sainte clarté française. Battons des deux mains ! Devant les problèmes actuels, Maxime Gorce me semble employer des raccourcis trop simplifiés. Louons, toutefois, ses chapitres consacrés aux forceurs du destin, à l'acquis scientifique, au mouvant et à l'éternel ! Que de pages d'une belle densité réservées à Bergson, à Péguy, à Teilhard de Chardin !

Quant aux visions de l'auteur sur les siècles futurs, j'avoue les admettre avec difficulté. Un philosophe et un théologien peuvent se passer de rêves compliqués, embrouillés parfois. En revanche, les gloses et les digressions de la fin du livre méritent un vaste coup de chapeau. Certaines d'entre elles ne détonneraient pas chez Montaigne et d'autres auraient fait sourire Voltaire. Il y a là une douce ironie de première cuvée.

* * *

Philosophe et théologien Maxime Gorce, philosophe et théologien Jean-Pierre Schaller, mais d'un gabarit différent. L'un marche en maquisard, l'autre respecte l'ordre hiérarchique. Cela n'empêche pas Jean-Pierre Schaller de se montrer audacieux. Et il faut de l'audace à un abbé pour devenir, en quelque sorte, le spécialiste européen des rapports entre la théologie et la médecine. Jean-Pierre Schaller est ce spécialiste, comme le prouvent ses livres traduits en tant de langues et qui portent les titres suivants: *Prêtre et Médecin en face du Malade, Secours de la Grâce et secours de la Médecine, Direction des Ames et Médecine moderne, Morale et affectivité.*

Avec *Mon père, ça ne va pas* (Éditions du Scorpion, Paris), Jean-Pierre Schaller aborde la crise de foi et d'autorité qui bouleverse le monde actuel. Que de conflits privés et sociaux, que de crises familiales et même individuelles ! Médecin des âmes, le prêtre devient le conseiller moral, comme le médecin conseille pour le corps. Courageusement, Schaller passe en revue ces multiples problèmes.

Dans la mesure où il s'adresse aux confesseurs, il présente une sorte de *Casuistique moderne*, mais une casuistique qu'aurait aimée Pascal. Il traite d'abord la crise dans la vie de la foi, puis dans la vie de l'espérance et dans celle de la charité. Ses pages, à titre

d'exemple, consacrées à la différence entre l'espérance et l'espoir, sont d'une pertinence merveilleuse. Jean-Pierre Schaller se promène dans le pays des philosophes d'hier et de ce temps en flâneur lucide qui sait tout et comprend tout. Et il en vient à la situation des époux dans notre monde de la contestation universelle. C'est peut-être là le problème-clef de l'actualité, si l'on en croit, ces jours-ci, la réaction contre la dernière encyclique du pape. L'abbé Jean-Pierre Schaller parle au nom du bon sens et de la foi. Il plaît au lecteur de tout bord. Saint François de Sales et Bossuet ne plaisaient-ils pas jadis ? Pourquoi la théologie demeurerait-elle un tabou ?

Auteurs et livres traités

Alexandre Voisard: *Liberté à l'Aube* (Éditions des Malvoisins, Porrentruy, avec un disque enregistré par l'auteur et une préface de Maurice Chappaz); Jean Cuttat: *Couplets de l'Oiseleur* (Éd. des Cahiers de la Renaissance vaudoise, Lausanne); Roland Béguelin: *Bras tendu* (Éd. Boéchat, Delémont); Pierre-Olivier Walzer: Préface aux *Contrerimes* de Paul-Jean Toulet (Éd. Rencontre, Lausanne); Henri Devain et Maurice Nicoulin: *Sous le toit du poète* (Éd. Delta, La Tour-de-Peilz); N. Praz: *Peau de Moine* (Éd. la Baconnière, Neuchâtel); Cyrille: *Fureur dans le Jura* (Éd. Occident, Porrentruy); Cyrille: *Les Réprouvés de l'honneur* (Éd. Occident, Porrentruy); André Allemand: *Nouvelle Critique, Nouvelle Perspective* (Éd. la Baconnière, Neuchâtel); Paul-Noël Husson: *Le Frac à Léon* (Éd. Chez l'Auteur, Bienne); Marcel Dietschy: *Le Cas André Suarès* (Éd. la Baconnière, Neuchâtel); Maxime Gorce: *L'Escalade des siècles* (Éd. Grossniklaus, Saint-Imier); Jean-Pierre Schaller: *Mon père, ça ne va pas* (Éd. du Scorpion, Paris).